

# L'idéalisme de Cohen et Natorp : Entre Kant et Platon

Denis Seron (FNRS – Université de Liège)

Pre-publication draft. Please cite the published version.

Tout en se présentant eux-mêmes comme des « idéalistes critiques » dans le sillage de l'idéalisme kantien tel que l'avait interprété Cohen dans sa *Théorie kantienne de l'expérience* de 1871, les néokantiens marbourgeois déclaraient expressément que leur idéalisme devait en même temps être compris au sens de la théorie des Idées de Platon. L'idéalisme platonicien est un aspect emblématique du néokantisme marbourgeois, dans son opposition à l'empirisme protagoréen des positivistes ainsi qu'au réalisme supposément aristotélicien, voire aristotélico-scolastique des brentaniens et de Husserl. Dans cette étude, je me propose de commenter, en me limitant à la question de l'idéalisme, l'interprétation de Platon élaborée par Hermann Cohen et Paul Natorp, prise dans son ensemble. Je laisserai en suspens la question de sa fidélité et de sa pertinence exégétiques, mon angle d'attaque étant, pour l'essentiel, la philosophie néokantienne. Je me bornerai à rassembler quelques points plus significatifs et peut-être, pour certains d'entre eux du moins, insuffisamment commentés dans la littérature, avec l'intention d'en tenter une évaluation d'ensemble.

Dans son fameux texte sur « Kant et l'école de Marbourg » publié en 1912 dans les *Kant-Studien*, Natorp déclarait que les idéalismes de Platon et de Kant présentaient « des convergences prépondérantes et profondes jusque dans le détail » (*gewichtige und tiefgehende Übereinstimmungen auch in Einzelheiten*) et que Platon avait déjà pleinement reconnu la nécessité de partir de la pensée en tant que pouvoir fonctionnel et producteur — en tant que simple fonction unificatrice<sup>1</sup>. Certains commentateurs, Servois par exemple, ont avec raison évoqué une « kantianisation de la théorie des Idées » chez les Marbourgeois<sup>2</sup>. En témoigne, de façon éclatante, le fait que Cohen et surtout Natorp voient dans l'Idée platonicienne et plus spécialement dans la notion de réminiscence une anticipation de l'*a priori* kantien. Les deux auteurs combattent d'ailleurs d'un même geste et dans les mêmes termes les interprétations

---

<sup>1</sup> P. Natorp, « Kant und die Marburger Schule », *Kant-Studien*, 17 (1912), p. 210-211.

<sup>2</sup> Cf. J. Servois, *Paul Natorp et la théorie platonicienne des Idées*, Villeneuve d'Ascq, 2004, p. 22 et 29.

psychologisantes de l'*a priori* kantien et les interprétations psychologisantes de l'Idée platonicienne. Au chapitre V de sa *Théorie des Idées de Platon* de 1903, par exemple, Natorp insiste avec force sur le fait que le *Phédon* scelle l'abandon de toute interprétation métaphysique comme psychologique de l'*a priori*, et que l'Idée doit pour cette raison y être qualifiée d'*a priori transcendantal*<sup>3</sup>.

La discussion reste cependant ouverte sur le sens et la portée philosophique de cette kantianisation. Il est bon de rappeler, par exemple, les mises au point de Natorp dans l'« Appendice méta-critique » ajouté en 1920 dans la deuxième édition de sa *Théorie des Idées de Platon* : « Celui qui croit un Marbourgeois capable de vouloir révéler en Platon un kantien d'obéissance marbourgeoise, celui-là falsifie le sens entier de l'effort philosophique qu'on honore du titre d' "école de Marbourg"<sup>4</sup>. » En réalité, on peut se demander si l'interprétation marbourgeoise n'a pas aussi bien consisté à platoniser Kant qu'à kantianiser Platon, ou encore, plus simplement et plus plausiblement, à marbourgiser et Kant et Platon dans l'optique d'un *idéalisme logique* inédit jusque-là. Dans tous les cas, cette étrange synthèse de Platon et de Kant ne laisse pas de susciter la perplexité, tant il est vrai qu'on peut se demander ce qu'il peut bien y avoir de commun entre l'idéalisme platonicien et l'idéalisme transcendantal de Kant. D'après l'interprétation courante, en effet, le premier résulte d'une *ontologisation* extrême du logique là où le second induit quelque chose comme une *psychologisation* du logique, à savoir une caractérisation des lois logiques en termes de rapports entre représentations. La réponse réside dans le fait que Cohen comme Natorp visent avant tout à dépasser l'interprétation courante. Une bonne manière de formuler le problème serait de dire qu'ils proposent autant une lecture anti-ontologiste de Platon qu'une lecture anti-psychologiste de Kant, ce qui rend leurs interprétations particulièrement originales et fructueuses. C'est en ce sens que le néokantien Siegfried Marck — un élève d'Eugen Kühnemann, lui-même disciple direct de Cohen — ramenait d'un même geste l'interprétation traditionnelle (aristotélicienne) de Platon et l'interprétation psychologiste de Kant à une identique méprise : le réalisme naïf « considérant le sujet et l'objet de la connaissance comme

---

<sup>3</sup> P. Natorp, *Platos Ideenlehre: Eine Einführung in den Idealismus*, Marburg, 2<sup>e</sup> éd. augmentée, 1921, p. 178-179 (désormais noté *PI*).

<sup>4</sup> *PI*, 462.

deux mondes séparés par un fossé infranchissable »<sup>5</sup>. C'est le même réalisme naïf qui est à l'origine des deux mésinterprétations et, *eo ipso*, de la conception traditionnelle suivant laquelle Platon s'opposerait à Kant comme un « idéalisme objectif » à un « idéalisme subjectif ». Aussi une interprétation authentiquement *idéaliste* de Platon et de Kant ne peut-elle, à l'inverse, que les rapprocher. Sinon dans son ensemble, du moins en théorie de la connaissance, le projet idéaliste de Cohen et de Natorp peut être présenté comme une tentative de *logicisation* de Platon et de Kant au sens le plus inconditionnel, à savoir au sens où cette logicisation exclut justement toute ontologisation et toute psychologisation.

L'appropriation idéaliste de la théorie des Idées chez Cohen et chez Natorp doit être comprise en ce sens. Dans la volumineuse introduction et postface écrite en 1896 pour la cinquième édition de l'*Histoire du matérialisme* de Lange, Cohen affirme expressément que Platon est le « fondateur de l'idéalisme ». Or, pour lui, ce fait doit être compris au sens purement logique. Si Platon est le fondateur de l'idéalisme, c'est parce qu'il est aussi le fondateur de la logique<sup>6</sup>. Et Platon n'est le fondateur de la logique que parce qu'il est, précisément, l'auteur de la théorie des Idées. Bref, l'idéalisme platonicien est un idéalisme logique qui est équivalent à la théorie des Idées elle-même. La même conception sera reprise dans l'Introduction de la *Logique de la connaissance pure* de 1902, où Cohen voit également dans Platon le fondateur de la logique<sup>7</sup>. Bien que la logique y soit encore « latente » et que Platon ait bien moins contribué au développement concret de la logique qu'Aristote, la philosophie platonicienne est à l'origine de la logique parce que l'Idée est, pour ainsi dire, le logique par excellence. Notons, toutefois, que Cohen impute aussi à Platon une part de responsabilité, voire de « culpabilité » (*Schuld*) dans un certain dévoiement de l'Idée dans la tradition ultérieure. Il y a eu, observe-t-il en des termes qui rappellent Lotze, une « profonde mécompréhension de l'Idée » qui vient du fait qu'« on a adopté pour elle une métaphysique »<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> S. Marck, « Platons Erkenntnislehre in ihren Beziehungen zur Kantischen », *Kant-Studien*, 18/3 (1913), p. 246-247.

<sup>6</sup> H. Cohen, « Einleitung mit kritischem Nachtrag », dans F. A. Lange, *Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart*, vol. 1, 7<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1902, p. 446-447.

<sup>7</sup> H. Cohen, *Logik der reinen Erkenntnis*, Berlin, 2<sup>e</sup> éd., 1914, réimpr. dans Id., *Werke*, vol. 6, Hildesheim, 1997, p. 13.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 13.

Dans la conclusion de la *Logique de la connaissance pure* comme déjà dans la postface de 1896<sup>9</sup>, l'idéalisme logique de Platon est opposé à ce que Cohen appelle l'« éclectisme universel » d'Aristote. Une fois encore, cette opposition s'explique par la présence chez Platon d'une théorie des Idées : l'opposition entre idéalisme platonicien et éclectisme aristotélicien coïncide, selon Cohen, avec l'opposition entre Idée et concept. Par ce biais, Cohen en revient à la distinction entre concept socratique et Idée platonicienne déjà commentée en détail dans son étude de 1866 intitulée « La théorie platonicienne des Idées développée psychologiquement ». Je ne commenterai pas ce dernier texte, d'abord parce qu'il appartient à la période de maturation de Cohen, ensuite parce qu'il est aujourd'hui suffisamment familier aux lecteurs francophones notamment grâce aux travaux de Laks et de Fronterotta<sup>10</sup>.

### 1) Cohen

Si l'on fait abstraction du texte de jeunesse dont il vient d'être question, le premier moment important de l'appropriation de la théorie des Idées dans l'école de Marburg est l'étude de 1878 sur « La théorie des Idées de Platon et la mathématique ». Bien que peu connu, ce texte est crucial dans le parcours philosophique de Cohen. Écrit six ans après la célèbre *Théorie kantienne de l'expérience*, il vise avant tout à consolider l'anti-empirisme radical ou le « logicisme » de Cohen en partant de la conception platonicienne de la connaissance mathématique. La stratégie de Cohen est d'abord de mettre en avant la thèse platonicienne de la non-empiricité de la mathématique, ensuite de rabattre la dialectique sur la mathématique en vue de proclamer la nécessité d'une philosophie elle-même affranchie de toute expérience.

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 595, et H. Cohen, « Einleitung mit kritischem Nachtrag », art. cit., p. 449-450.

<sup>10</sup> H. Cohen, « Die platonische Ideenlehre psychologisch entwickelt », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, IV (1866), p. 403-464. Voir F. Fronterotta, « L'Interprétation néo-kantienne de la théorie platonicienne des Idées et son "héritage" philosophique », *Revue philosophique de Louvain*, 98/2 (2000), p. 318-340 ; A. Laks, « Avant Natorp : L'interprétation des idées platoniciennes chez H. Cohen », dans A. Neschke-Hentschke (éd.), *Images de Platon et lectures de ses œuvres : Les interprétations de Platon à travers les siècles*, Louvain – Paris, 1997, p. 339-361.

Sans entrer dans le détail de l'interprétation de Cohen sur la difficile question du rapport entre théorie des Idées et théorie des nombres chez Platon, je me borne à en énumérer quelques idées maîtresses. Les appuis textuels de Cohen sont principalement le *Phédon* et surtout le livre VII de la *République*. Ce qui l'intéresse dans ces textes, c'est d'abord le rapport entre connaissance mathématique et expérience sensible, ensuite le rôle médiateur ou « paraclétique » de la mathématique en vue de la dialectique. Tout en reconnaissant que, chez Platon, la perception sensible ne donne pas à voir le νοητόν, il épingle le fait que, dans la *République* et en *Phédon*, 75b, la perception sensible des communs fait fonction d'« impulsion » (*Antrieb*) vers la connaissance mathématique, qu'elle « éveille » (*weckt*) ou « suscite » (*veranlaßt*) les concepts arithmétiques et géométriques<sup>11</sup>. D'une part Platon a pleinement reconnu, écrit Cohen, « la myopie de l'empirisme non critique », mais d'autre part il persiste à voir dans la perception sensible « l'origine d'après ce qui suscite » (*der Ursprung, der Veranlassung nach*) de la connaissance mathématique<sup>12</sup>. Ce qui conduit Platon à caractériser *malgré tout* la connaissance mathématique en termes d'« intuition » (*Schau*) — terme par lequel Cohen traduit le grec  $\theta\acute{\epsilon}\alpha$  de *République*, 525c<sup>13</sup>.

Le texte de Cohen n'évalue pas clairement cette idée, dont il est difficile de voir s'il y voyait une faiblesse de la conception platonicienne. Il écrit par exemple, de manière équivoque, qu'il faut voir dans cette conception « la trace de cette idée qui, d'après l'expression de Kant, distingue l'idéalisme critique de tout idéalisme dogmatique »<sup>14</sup>. Cela signifie-t-il que Platon est à l'origine de l'idéalisme critique, ou au contraire qu'il est encore un idéaliste dogmatique ? Je pense pour ma part que le texte de Cohen doit être interprété au second sens et qu'il renferme une critique, dans une large mesure implicite, de la conception platonicienne. L'idée sous-jacente est que la mathématique platonicienne est encore captive de certaines tendances intuitionnistes et que, dans la mesure où la mathématique prépare et motive la dialectique, la conception platonicienne tend également vers l'intuitionnisme dialectique :

---

<sup>11</sup> Voir H. Cohen, *Platos Ideenlehre und die Mathematik*, Marburg, 1878, p. 17-19 (désormais noté *PIM*).

<sup>12</sup> voir *PIM*, p. 19.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *PIM*, p. 18.

Le fait que la pensée <mathématique> a le même caractère psychologique que la pensée des Idées témoigne en faveur de l'homogénéité logique de leurs objets : l'intuition (*das Schauen*) est, là comme ici, le moyen de découvrir ce qui est véritablement<sup>15</sup>.

Si l'on comprend le texte de Cohen en ce sens, alors le point essentiel est que Platon tend à situer l'origine de la connaissance mathématique dans la perception sensible, alors même qu'il récuse l'idée que les objets mathématiques — par exemple les nombres ou la relation d'égalité — seraient saisissables immédiatement par la perception sensible. Par là, Platon se rapprocherait coupablement d'un idéalisme dogmatique, à savoir d'un intuitionnisme des Idées déjà combattu par Kant et auquel Cohen opposera, en particulier dans la *Logique de la connaissance pure* de 1902, la thèse suivant laquelle la pensée pure a son origine exclusivement en elle-même, à l'exclusion de tout donné intuitif.

Quoi qu'il en soit, il reste indiscutable que Cohen voyait dans Platon, déjà dans le texte de 1878, un pionnier de son propre idéalisme critique. Le point de convergence est l'interprétation de l'Idée comme *hypothèse* en *Phédon*, 100, 101 et 107, qui occupe les développements conclusifs du texte de Cohen. Avec cette notion d'hypothèse, écrivait-il, on atteint aussi bien « la limite du philosophe de Platon » que « la dernière ancre que sa critique a été capable de mouiller »<sup>16</sup>. Le texte le plus clair sur cette question est certainement le point 1 de la postface à l'*Histoire du matérialisme* de Lange, où Cohen affirme expressément que la notion platonicienne d'Idée-hypothèse est équivalente à la notion kantienne d'*a priori*<sup>17</sup>. Quand Kant affirme, dans la Préface de la première *Critique*, que « nous ne connaissons *a priori* des choses que ce que nous y mettons nous-mêmes »<sup>18</sup>, cela veut dire que nous posons quelque chose à leur fondement, que nous posons dessous, en grec, que nous faisons une hypothèse. C'est là le principe même de l'idéalisme et de la méthode transcendantale de Cohen : le conditionné — l'individuel — n'est pas donné, il est seulement « produit » par l'*a priori* conçu comme instance de production, comme *Grundlegung* plutôt que comme

---

<sup>15</sup> *PIM*, p. 21.

<sup>16</sup> *PIM*, p. 28.

<sup>17</sup> H. Cohen, « Einleitung mit kritischem Nachtrag », art. cit., éd. de 1896, p. 27, cité par K.-H. Lembeck, *Platon in Marburg: Platonrezeption und Philosophiegeschichtsphilosophie bei Cohen und Natorp*, Würzburg, 1994, p. 96.

<sup>18</sup> I. Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, B XVIII.

*Grundlage*<sup>19</sup>. Natorp reprendra la même idée dans son commentaire du *Phédon* dans la *Théorie des Idées de Platon*, où il insistera sur le fait que l'hypothèse ne doit pas être comprise au sens du substantif *θέσις*, mais au sens du verbe *τίθημι* « poser »<sup>20</sup>.

La notion d'hypothèse entraîne Platon dans le sens opposé à sa supposée tendance intuitionniste évoquée plus haut. Il est d'ailleurs remarquable que, dans sa *Logique de la connaissance pure*, Cohen oppose de manière récurrente l'Idée comme hypothèse aux axiomes intuitifs supposément aristotéliens. Le caractère hypothétique de l'Idée signifie qu'elle n'est ni un donné, ni un en-soi, ni une forme conceptuelle qu'il faudrait découvrir abstractivement à même les données sensibles, mais qu'elle est seulement une « position fondamentale » (*Grundsetzung*), un *a priori* qu'on pose et qui n'est rien de plus qu'une « production » de la pensée pure elle-même<sup>21</sup>. Natorp voit ainsi dans cette interprétation de Cohen un renforcement de la thèse de Lotze suivant laquelle l'être des Idées doit être compris au sens de la validité par opposition à l'existence<sup>22</sup>. Bien qu'il n'y soit nulle part question de validité et que Cohen rejette l'interprétation aristotélienne des Idées en termes de *χωρισμός*, il reste en effet que la différence entre l'être des Idées et l'existence des choses sensibles est un leitmotiv du texte de 1878.

On peut s'interroger sur la valeur interprétative de l'équation Idée = hypothèse et sur la pertinence de cette tentative visant à étendre au dialecticien ce que Platon dit de la pensée *ἐξ ὑποθέσεως* du mathématicien. Cette interprétation de l'Idée a été maintes fois contestée par les commentateurs, en particulier par Geert Edel et par Karl-Heinz Lembeck<sup>23</sup>. Il reste qu'elle joue un rôle central dans le texte de 1878 comme encore en 1902 dans la *Logique de la connaissance pure* et chez Natorp. Ce qui intéresse Cohen dans cet aspect de la théorie des Idées — qu'il soit ou non fidèle au Platon historique —, c'est qu'il permet de joindre ensemble deux traits fondamentaux de l'Idée platonicienne et, par ce biais, d'accéder à un point de vue selon lui authentiquement *idéaliste*. En l'occurrence, le caractère hypothétique de

<sup>19</sup> H. Cohen, « Einleitung mit kritischem Nachtrag », art. cit., éd. de 1902, p. 149.

<sup>20</sup> *PI*, p. 135.

<sup>21</sup> Cf. J. Servois, *Paul Natorp et la théorie platonicienne des Idées*, op. cit., p. 120.

<sup>22</sup> P. Natorp, « Platon », dans E. von Aster (éd.), *Grosse Denker*, Leipzig, vol. 1, 1911, p. 152 (désormais noté *Pla*).

<sup>23</sup> G. Edel, *Von der Vernunftkritik zur Erkenntnislogik : Die Entwicklung der theoretischen Philosophie Hermann Cohens*, Freiburg-München, 1988, p. 224-226. K.-H. Lembeck, *Platon in Marburg*, op. cit., p. 90-91.

l'Idée signifie qu'elle n'est pas seulement οὐσία, mais aussi, dans le même temps, νοητόν. Cette unité de l'Idée ontologique et de l'Idée psychologique — ou, comme dirait Natorp, de l'objectivation et de la subjectivation — est précisément l'identité de la pensée et de l'être dont la *Logique de la connaissance pure* fera la clef de voûte de l'idéalisme critique<sup>24</sup>.

Comme l'écrit Cohen dans « La théorie des Idées de Platon et la mathématique » :

« Désormais on conçoit comment l'Idée en tant que νοητόν doit être à la fois οὐσία, et en tant qu'οὐσία doit être un νοητόν : dans l'hypothèse, les deux motifs de l'idéalisme s'interpénètrent<sup>25</sup>. »

Commentant la même étude de 1878, Francesco Fronterotta a très bien résumé la situation en disant qu'il s'agissait par là, pour Cohen, de rompre aussi bien avec l'interprétation ontologique des Idées supposément aristotélicienne qu'avec sa propre interprétation psychologique tentée dans son texte de 1866 :

Cohen propose alors une interprétation subjectivo-objective (...) des Idées. (...) Cette position attribuée à la pensée une capacité naturelle de conférer à l'objet pensé sa valeur substantielle et objective, son statut d' « essence » au sens propre (de façon que tout νόημα devienne effectivement οὐσία). Dans l'Idée platonicienne confluent donc la pensée « pensante » et la pensée « pensée », et l'activité de l'intellect (...) et son contenu coïncident, donnant lieu à une « idealistisch bedingte substantielle οὐσία »<sup>26</sup>.

Cette interprétation nous renseigne sur une caractéristique intéressante de l'idéalisme logique de Cohen : c'est que son orientation résolument antipsychologiste n'est pas forcément synonyme d'anti-psychologie — si du moins on accepte d'entendre par psychologie une psychologie spéculative entièrement logiciée. C'est là un point important, dont on trouve un écho par exemple dans l'interprétation natorpienne du *Parménide*. Natorp affirme que l'Idée, dans le *Parménide*, est bien rapportée à l'unité de la conscience — mais justement pas à la conscience des idéalistes subjectifs et des psychologues : plutôt à ce que les néokantiens appellent la « conscience en général » par opposition à la conscience individuelle<sup>27</sup>. Cette

---

<sup>24</sup> H. Cohen, *Logik der reinen Erkenntnis*, op. cit., p. 15.

<sup>25</sup> *PIM*, p. 27.

<sup>26</sup> F. Fronterotta, « L'Interprétation néo-kantienne de la théorie platonicienne des Idées et son "héritage" philosophique », art. cit., p. 320-321.

<sup>27</sup> *Pla*, p. 123-124.

« conscience en général » veut dire, chez Natorp, la *méthode*, à savoir la logique elle-même en tant qu'elle est, selon la propre expression de Platon dans le *Sophiste*, 227a, une τῶν λόγων μέθοδος, une méthode des λόγοι<sup>28</sup>. Une telle approche est emblématique du néokantisme de Marburg. Si la logique des Marbourgeois est une logique de la « pensée pure », cela doit se comprendre au sens où le mot « pensée » désigne une entité *purement logique*, comme telle dépourvue de toute connotation psychologique. L'*a priori* logique est ainsi, pour les Marbourgeois, un *a priori objectif* par excellence, dont l'objectivité (au sens épistémologique mais non ontologique) est précisément attestée par son caractère de *loi* — par opposition à toute approche abstractive.

La double caractérisation de l'Idée comme οὐσία et comme νοητόν est au centre d'importants débats autour de l'idéalisme platonicien dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. De manière générale, elle a semblé une marque incontestable d'un idéalisme commun à Platon et à Kant, qui représentait un enjeu central des interprétations néokantiennes de la théorie des Idées. Dès 1869, dans sa thèse d'habilitation consacrée au rapport entre Platon et Kant, Oscar Hohenberg avait émis l'idée que les deux auteurs partageaient une même finalité philosophique qui est de résorber « l'opposition entre objet et sujet, entre être et pensée, (...) entre le réalisme le plus rigide et l'idéalisme sans bornes »<sup>29</sup>. La différence, en réalité, tient seulement à la méthode utilisée pour parvenir à cette fin. D'un côté, Platon affirme la possibilité de connaître la chose en soi, ce qui a pour effet de corréler inextricablement l'être et la cognoscibilité tant du point de vue « constitutif » que du point de vue « régulateur ». De l'autre, Kant rejette cette possibilité et dissocie être et cognoscibilité pour ne les faire se rejoindre qu'au niveau des Idées régulatrices. Bien que, dans une optique plus traditionnelle, il ne semble pas opposer les caractérisations de l'Idée comme οὐσία et comme νοητόν, Hohenberg voit dans la première le témoignage d'une proximité essentielle avec Kant : l'Idée de Platon comme celle de Kant « doivent leur existence à la raison, et la raison de Kant n'est rien d'autre que le τόπος νοητός de Platon »<sup>30</sup>.

Un disciple direct de Cohen, August Auffarth, a consacré à la même dualité οὐσία-νοητόν sa thèse doctorale sur la théorie des Idées soutenue à Marburg en 1883. Son idée était d'abord

---

<sup>28</sup> Cf. *Pla*, p. 111.

<sup>29</sup> O. Hohenberg, *Über das Verhältniss der Kantischen Philosophie zur platonischen Ideenlehre*, Jena, 1869, p. 22.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 28, cf. p. 27.

que l'Idée platonicienne n'est ni pur repos ni pur devenir, mais l'unité indissociable des deux<sup>31</sup>. À Zeller, qui reprochait à Platon son dualisme consistant à mettre aporétiquement une substance immuable au principe du devenir, il objectait que l'Idée est aussi νοητόν, « chose de la pensée » (*Gedankending*), et que cela suffisait à dissiper la difficulté dans la mesure où un νοητόν est précisément quelque chose comme une « force motrice ». De même que l'Idée est une unité d'οὐσία et de νοητόν, d'être et d'âme, de même elle est unité de permanence et de devenir. Or, cette interprétation rejoignait celle de Cohen sur plusieurs points essentiels. D'abord, elle fait de l'Idée une unité d'être et de pensée en un sens proche de l'idéalisme de Cohen. Ensuite, elle disqualifie d'emblée l'interprétation aristotélicienne en termes de χωρισμός<sup>32</sup>. Enfin, Auffarth formule cette problématique, comme Cohen, en termes de *production*. L'Idée-νοητόν est mouvement au sens où elle est une activité productrice, et si elle est substance immuable, alors son immutabilité signifie autant que « permanence dans la production des Idées »<sup>33</sup>.

## 2) Natorp

Natorp a beaucoup écrit sur Platon. Son ouvrage majeur sur la philosophie platonicienne est sa volumineuse *Théorie des Idées de Platon* de 1903, qui a fait l'objet d'une seconde édition augmentée en 1921, soit trois années avant sa mort. On trouve dans cette seconde édition un « Appendice méta-critique » où il dresse un bilan critique de son interprétation de Platon et l'articule avec sa dernière philosophie — celle de ses leçons sur la *Systématique philosophique* de 1922-1923. Natorp a aussi publié en 1911 une étude d'une centaine de pages dans un collectif consacré aux grands philosophes et auquel ont également contribué, entre

---

<sup>31</sup> A. Auffarth, *Die Platonische Ideenlehre*, Marburg, 1883, p. 34 suiv. Sur cet auteur, cf. U. Sieg, *Aufstieg und Niedergang des Marburger Neukantianismus : Die Geschichte einer philosophischen Schulgemeinschaft*, Würzburg, 1994, p. 132.

<sup>32</sup> Cf. A. Auffarth, *op. cit.*, p. 39 : « Alléguer simplement le fait que l'Idée est νοητόν, cela suffit déjà pour réfuter la conception usuelle des Idées en tant qu'essences immuables auxquelles Platon accorderait une existence séparée (*abgesondertes*) des choses et pourtant semblable à elles. »

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 42.

autres, Brentano (sur Aristote), Windelband, Richard Höningwald et Alexander Pfänder. Je signale enfin un petit ouvrage d'une quarantaine de pages publié en 1914 sous le titre « Sur la théorie des Idées de Platon », qui est le texte d'une conférence faite le 8 décembre 1913 devant la Section berlinoise de la *Kant-Gesellschaft* — où Natorp revenait sur quelques-unes de ses analyses dans la *Théorie des Idées de Platon*. À ces textes il faut enfin ajouter une dizaine d'articles plus philologiques et une quinzaine de recensions d'ouvrages s'étalant de 1886 à 1921, sans compter, bien sûr, d'innombrables références à Platon dans ses travaux qui ne lui sont pas spécifiquement consacrés.

Natorp n'a fait que renforcer le lien noué par son maître Cohen entre théorie des Idées et idéalisme critique. D'abord, il continuait à voir dans Platon un idéaliste au sens de l'idéalisme logique de Cohen, allant jusqu'à donner à sa *Théorie des Idées de Platon* le sous-titre : *Une Introduction à l'idéalisme*. Cet idéalisme devait se comprendre pleinement au sens de l'interprétation de Cohen. Comme l'affirme d'entrée de jeu la première page du même ouvrage, l'Idée platonicienne ne marque rien de moins que « la découverte du logique »<sup>34</sup>.

Dans son commentaire du *Phédon*, Natorp insiste même sur le fait que la présence du logique y est quasiment littérale — puisqu'en 90b Platon qualifie sa dialectique de *peri tou logou* "tevcnh"<sup>35</sup>.

Au chapitre XII de sa *Théorie des Idées de Platon*, Natorp définissait de la manière suivante l'idéalisme de Platon, par opposition à la naïveté réaliste d'Aristote :

L'idéalisme cherche (...) l'unité de l'objet, mais il ressent l'obligation de fonder cette unité dans l'unité de la méthode du penser. Une unité qu'on affirmerait en se tenant à l'écart de cette fondation ne pourrait qu'être extorquée subrepticement. C'est dans cette extorsion que réside l'essence du dogmatisme. Chez Aristote elle est encore toute naïve ; aujourd'hui elle n'est plus possible, du moins avec une même naïveté<sup>36</sup>.

C'est dans ces termes que Natorp s'approprie, dans *La théorie des Idées de Platon* et dans son étude de 1911, l'interprétation cohenienne de l'Idée comme hypothèse. L'idéalisme consiste précisément à assumer que « les faits (ἐργα) en soi ne sont rien à partir de quoi on puisse

---

<sup>34</sup> *PI*, p. 1.

<sup>35</sup> *PI*, p. 133.

<sup>36</sup> *PI*, p. 445.

fonder quelque chose »<sup>37</sup>. Seul le logique, c'est-à-dire l'Idée, est ὑποθέμενον ; seule l'Idée doit être mise au fondement des choses<sup>38</sup>. Or, selon Natorp, cette caractérisation de l'Idée comme hypothèse, comme « position de la pensée » (*Setzung des Denkens*) et donc comme « méthode de position fondamentale », est finalement équivalente à la caractérisation de l'Idée comme *loi*<sup>39</sup>. Dans la *Théorie des Idées de Platon* — c'est là, à mon sens, une clef de lecture indispensable — Natorp considère que, du moins dans les passages stratégiques des dialogues, les mots λόγος, ἰδέα et ὑπόθεσις sont purement et simplement synonymes, et qu'ils doivent être traduits en allemand par : *reine Setzung des Denkens* « pure position de la pensée »<sup>40</sup>.

Il faut lire ces passages en regard des caractérisations de l'idéalisme — par opposition au « positivisme » — dans le texte de 1887 « Sur la fondation objective et la fondation subjective de la connaissance » :

L'idéalisme cherche la racine et le fondement de la vérité et de la réalité, même de l'individuel, dans le général, dans l' « idéal ». La loi est pour lui tout simplement le déterminant, le primaire, ce qui est au fondement, ce par quoi et à l'aune de quoi seulement la validité et la signification du vrai, du réel, peuvent échoir aussi à l'individuel<sup>41</sup>.

La notion platonicienne de participation n'a pas d'autre signification d'après Natorp, qui critique en ce sens le verdict d'Aristote suivant lequel elle ne serait guère plus qu'une obscure métaphore. La participation à l'Idée signifie « la subsumption du jugement de fait sous le jugement fondamental, sous le jugement de la loi »<sup>42</sup>. Il donne comme exemple la participation de la chose belle individuelle à l'Idée du Beau. À la question de savoir ce qui fonde un jugement de fait comme « ceci est beau », Natorp répond : absolument rien d'autre que la définition du Beau. La cause ou le fondement de l'attribution du prédicat « beau » à telle chose individuelle ne doit être cherchée nulle part ailleurs que dans sa conformité à la

---

<sup>37</sup> *Pla*, p. 116.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Pla*, p. 116-117.

<sup>40</sup> *PI*, p. 195.

<sup>41</sup> P. Natorp, « Über objektive und subjektive Begründung der Erkenntnis », 1. Aufsatz, *Philosophische Monatshefte*, 23 (1887), p. 279.

<sup>42</sup> *Pla*, p. 117.

définition du Beau, qui est une loi ou un « jugement fondamental ». La loi ne fait qu'énoncer des « conditions de validité » qui peuvent ou non être remplies, des conditions de satisfaction. Aussi le jugement de fait « ceci est beau » est-il fondé dans la définition du Beau au sens où sa validité signifie que ceci satisfait aux conditions énoncées dans la loi.

Contre toute attente, ou du moins contre la vulgate interprétative, c'est la notion de participation elle-même que Natorp oppose ainsi à l'*Abbildtheorie* tant décriée par les néokantiens : le jugement de fait ne tire pas sa validité d'un *donné* dont il serait la copie fidèle, mais sa validité signifie sa subsumption sous le jugement fondamental, ou encore l'individuel n'est valide qu'en tant que « cas de la loi ». Bref, l'objet beau individuel n'est pas un donné qui précéderait l'Idée, laquelle n'en serait qu'une copie abstractive. Au contraire — c'est là le principe de l'idéalisme — *l'objet beau individuel est logiquement postérieur à l'Idée*. C'est ce rapport de postériorité que les néokantiens de Marburg ont en vue lorsqu'ils déclarent que l'individuel est *produit* par le général. Cette manière de voir a partie liée avec l'interprétation cohenienne de l'ὑπόθεσις platonicienne. Comme le soulignait clairement Siegfried Marck, l'Idée est hypothèse au sens où le phénomène n'est pas un en-soi donné intuitivement, mais où il est, littéralement, *causé* par l'Idée : or c'est justement pour ce motif que l'ὑπόθεσις scelle le « refus idéaliste de la théorie de la copie »<sup>43</sup>.

L'idée d'une antériorité logique de l'Idée est une clef de voûte du texte de 1887 « Sur la fondation objective et la fondation subjective de la connaissance », où Natorp expliquait que la thèse cardinale de l'idéalisme est celle suivant laquelle le général conditionne, produit l'individuel. Ici encore, c'est à Platon que s'en remettait Natorp :

Platon savait que (...) l'individuel ne peut avoir la validité du réel, de l'étant (...) qu'en vertu du général, qu'en tant que l'individuel du général. Nous dirions en termes modernes : en tant que cas de la loi. Et c'est là le sens de tout « idéalisme », ou du moins ce sens de l'idéalisme que nous voudrions défendre ici<sup>44</sup>.

En définitive, de telles affirmations sont relativement attendues s'agissant de Platon. Mais il faut maintenant évoquer un autre point qui lui sert de complément et qui est de loin plus original aussi bien par comparaison avec l'interprétation de Cohen qu'avec l'interprétation traditionnelle. Ce qu'il y a de particulier dans l'interprétation natorpienne des Idées de Platon,

---

<sup>43</sup> S. Marck, « Platons Erkenntnislehre in ihren Beziehungen zur Kantischen », art. cit., p. 252-253.

<sup>44</sup> P. Natorp, « Über objektive und subjektive Begründung der Erkenntnis », art. cit., p. 279 ; cf. aussi p. 278.

c'est que Natorp ne se borne pas à affirmer leur antériorité logique et à dire que l'individuel n'est rien sans le général. De manière moins attendue, il affirme en même temps que les Idées platoniciennes ne sont rien sans l'individuel qui vaut comme « cas de la loi », et qu'il convient, en ce sens, de poser une *corrélacion* du général et de l'individuel, ou encore, pour reprendre une expression du § 6 du chapitre IV de sa *Psychologie générale* de 1912, une certaine « relativité de l'opposition de la loi et de l'individuel ». Ce point demanderait d'autres développements concernant le projet philosophique général de Natorp, qui outrepasseraient d'autant plus les limites de la présente étude que ce problème est l'un des plus centraux et des plus complexes de la philosophie de Natorp. Remarquons seulement qu'il a fait l'objet de développements intéressants chez Siegfried Marck, qui tendent à en limiter la portée exégétique. Dans une étude parue dans les *Kant-Studien* en 1913 et fortement inspirée par Natorp, cet auteur voyait dans la même corrélation, chez Platon, le signe d'une rétractation tardive. Essentiellement à l'époque du *Parménide*, Platon aurait renié sa conception métaphysique antérieure en termes de χωρισμός au bénéfice d'une approche fonctionnelle de l'Idée : « Si auparavant les choses empiriques participaient aux Idées absolues en leur étant complètement subordonnées, les Idées elles-mêmes doivent maintenant participer les unes aux autres ainsi qu'aux phénomènes (...) »<sup>45</sup>.

Comme Cohen, Natorp postule que toute connaissance procède au moyen de *lois*, au sens large où *objectiver*, cela consiste à soumettre une matière individuelle, un divers =  $x$ , à des formes générales<sup>46</sup>. L'objectivation consiste à unifier, c'est-à-dire à mettre en relation un divers phénoménal de telle manière que des phénomènes subjectifs deviennent des phénomènes *d'un objet*. Seulement, on l'a vu, l'idéalisme marbourgeois refuse que ce divers soit un *donné*, c'est-à-dire quelque chose que la loi viendrait déterminer secondairement, de manière abstraite. En réalité, l'individuel n'est rien de plus que ce qui est produit par les formes générales, ce qui implique notamment, à l'encontre de la conception usuelle, l'autonomie des relations envers leurs termes. Cependant, Natorp s'est aussi employé à adoucir l'idéalisme radicalement anti-empiriste de Cohen en faisant preuve d'ouverture envers les empiristes, phénoménistes et phénoménologues de son temps. Il y a bien, chez Natorp, une place pour l'expérience phénoménale, alors même que cette expérience

---

<sup>45</sup> S. Marck, « Platons Erkenntnislehre in ihren Beziehungen zur Kantischen », art. cit., p. 257.

<sup>46</sup> Voir P. Natorp, *Allgemeine Psychologie nach kritischer Methode*, 1. Buch : *Objekt und Methode der Psychologie*, Tübingen, 1912, p. 72.

phénoménale a toujours le sens d'un produit et non d'un donné. Natorp appelle *expérience* ce qui fait fonction de « contenu » commun pour les objectivations des sciences objectives et pour les subjectivations de la psychologie. C'est ainsi qu'il écrivait dans sa *Psychologie générale* : « La loi ne veut pas anéantir l'individuel, elle ne veut pas le sacrifier au général, mais elle veut précisément le sauver, le conserver dans le général<sup>47</sup>. » Le général n'a lui-même de sens que par sa nature fonctionnelle et unificatrice relativement à un divers.

Il semble que, dans l'interprétation de Natorp, l'Idée platonicienne puisse tout aussi peu se passer de l'individuel que l'individuel de l'Idée. C'est là un aspect significatif de la critique par Natorp de l'interprétation aristotélicienne de la théorie des Idées en termes de χωρισμός. Selon Natorp déjà en 1887, vraisemblablement sous l'influence de Lotze, il est tout aussi absurde d'attribuer à Platon la thèse d'une réalité séparée des Idées que d'attribuer à Aristote la découverte de l'inhérence du général dans l'individuel<sup>48</sup>. Cette idée, au moins jusqu'à un certain point, est une innovation de Natorp, où Julien Servois a certainement raison de voir une divergence — généralement sous-estimée, voire ignorée par les commentateurs — avec Cohen. Servois en fait l'une des hypothèses initiales de son ouvrage sur l'interprétation natorpienne de la théorie des Idées : « La référence platonicienne constitue un point de rupture non seulement par rapport à la “lettre” de la *Critique* <de la raison pure>, mais aussi par rapport au système cohenien tel qu'il se constitue en 1902 dans la *Logik der reinen Erkenntnis*<sup>49</sup>. »

Une deuxième différence notable entre Cohen et Natorp est leur conception de l'antipsychologisme. Le second, comme on sait, a élaboré une psychologie en accord avec son idéalisme antipsychologiste de style néokantien. Logique et psychologie critique, fondation objective et fondation subjective ne s'excluent pas mutuellement, mais sont corrélatives l'une à l'autre alors même que, d'après le texte de 1887, la fondation objective conditionne et précède nécessairement la fondation subjective. Cette conception — qui est au principe même du « monisme de l'expérience » défendu par Natorp dans son *Introduction à la psychologie d'après la méthode critique* de 1888 et surtout dans sa *Psychologie générale* de 1912 — revêt également une grande importance dans son interprétation de la théorie des Idées. Dans

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 73, cité par J. Servois, *Paul Natorp et la théorie platonicienne des Idées*, op. cit., p. 62.

<sup>48</sup> Voir P. Natorp, « Über objektive und subjektive Begründung der Erkenntnis », art. cit., p. 278-279.

<sup>49</sup> J. Servois, *Paul Natorp et la théorie platonicienne des Idées*, op. cit., p. 23. Sur ce point, voir aussi *ibid.*, p. 60-62.

l'appendice de 1920 à sa *Théorie des Idées de Platon*, il souligne ainsi, en des termes assez éloignés de Cohen, la nécessaire complémentarité de la logique et de la psychologie :

S'il semblait, au moment où naissait cet ouvrage, que la recherche devait être maintenue exclusivement et avec une rigueur inflexible en direction de la logique, de la dialectique, on n'était pas pour autant d'avis qu'il y aurait eu chez Platon une ligne de démarcation figée entre la logique et la psychologie. Chez lui, *logos* et *psyché* sont bien plutôt dès le début, et restent jusqu'à la fin dans le plus étroit rapport d'inclusion mutuelle (*im engsten Ineinander*). Le *logos* est le *logos* de la « *psyché* elle-même » et, en elle, le centre ultime. Rien de logique qui n'ait son siège dans la *psyché* seule, rien de psychique dont le *logos* n'ait pas le devoir de rendre compte. La différence n'est pour ainsi dire qu'une différence de dimension (...)<sup>50</sup>.

Cette seconde divergence est directement liée à la précédente, ne serait-ce que dans la mesure où Natorp conçoit toujours l'objectivité en termes de loi et de validité générale, par opposition à la subjectivité de l'expérience phénoménale individuelle. Comme il le dit très explicitement dans son article de 1887 sur la fondation, « le rapport entre le subjectif et l'objectif dans la connaissance *en général* doit être expliqué par le rapport entre l'individuel et le général »<sup>51</sup>. En ce sens, la complémentarité du logique et du psychologique répond à la complémentarité de l'individuel et du général.

Un autre point essentiel doit encore être souligné. Car l'interprétation idéaliste de la théorie des Idées, qui était l'enjeu principal des développements précédents, n'est qu'un aspect de la question. Natorp va également s'employer à montrer en quel sens Platon est un penseur *critique* au sens le plus authentique et à développer, par ce biais, un grand nombre d'éléments nouveaux dont beaucoup ne se trouvent pas chez Cohen.

Commentant, dans la *Théorie des Idées de Platon*, la critique d'Anaxagore dans le *Phédon*, Natorp déclare que Platon s'oppose aux physiciens antérieurs comme la « voie critique » à la « voie dogmatique »<sup>52</sup>. Mais ici se joue, en fait, une opposition autrement significative. Au chapitre XI, c'est Aristote que Natorp oppose expressément à Platon comme le dogmatisme au criticisme. Son point de départ consistait à faire coïncider l'opposition entre criticisme et dogmatisme avec l'opposition entre approche « génétique » et approche « abstractive » en

---

<sup>50</sup> *PI*, p. 498-499.

<sup>51</sup> P. Natorp, « Über objektive und subjektive Begründung der Erkenntnis », art. cit., p. 275.

<sup>52</sup> *PI*, p. 153.

théorie de la connaissance. L'idée était que le dogmatique considère l'objet comme un *donné*. Le point de vue du dogmatique est un point de vue « abstratif », au sens où l'objet y est conçu comme un *concretum* qui précède la connaissance et qui est déterminé après coup par un travail d'abstraction. Du point de vue critique, au contraire, l'objet n'est jamais considéré comme donné, *gegeben*, mais comme fixé pour tâche, *aufgegeben* — et cela irréductiblement, c'est-à-dire de telle manière que cette tâche reste à jamais inachevée, que la question reste perpétuellement ouverte : « Le criticisme, affirme Natorp, souligne que <l'objet de la connaissance> n'est qu'un *x*, que l'objet est toujours *problème*, jamais *datum*<sup>53</sup>. » Il est intéressant de remarquer que cette opposition entre dogmatisme et criticisme recoupe l'opposition entre fini et infini. En voyant dans l'objet connu un donné, le dogmatique passe à côté du fait que l'objet est toujours le produit d'un *Denkprozeß*, d'activités constructives qui sont nécessairement des processus infinis : l'objet n'est jamais donné en entier et une fois pour toutes, ou encore sa détermination complète est requise mais jamais atteinte<sup>54</sup>. C'est ainsi que Natorp a pu, en des termes qu'on retrouvera plus tard chez Husserl, qualifier l'objet de connaissance de « tâche infinie » : « Le dogmatique qualifie l'objet de donné, parce qu'il voit en lui un produit de facteurs *finis*, donc épuisables. (...) Le critique considère par contre la tâche d'édifier l'objet à partir de ses composantes comme une tâche *infinie*<sup>55</sup>. »

Sans doute, l'accent sur le *fieri* plutôt que sur le *factum*, sur les méthodes de construction plutôt que sur les données, est déjà un trait caractéristique de l'idéalisme logique de Cohen. Mais la caractérisation de l'objet comme tâche infinie, à ma connaissance absente chez ce dernier, est probablement une innovation de Natorp dans sa *Théorie des Idées de Platon*. Il faut d'abord voir dans cette idée un moyen d'atténuer et, par là, de rendre plus acceptable l'idéalisme cohenien avec ses implications anti-empiristes extrêmes. Comme Servois l'a très bien remarqué, Natorp tente ici de concilier en termes téléologiques deux idées apparemment exclusives l'une de l'autre : d'une part les objets sont des produits de la pensée pure, d'autre part ils semblent « donnés » au moins au sens où ils ont un caractère de transcendance, d'irréductibilité à la pensée pure<sup>56</sup>. Mais justement, Natorp n'explique plus la transcendance de l'objet en termes de donation de quelque chose qui viendrait affecter l'ego du dehors : il

---

<sup>53</sup> *PI*, p. 386.

<sup>54</sup> *PI*, p. 387.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> J. Servois, *Paul Natorp et la théorie platonicienne des Idées*, *op. cit.*, p. 80-81.

l'explique en l'identifiant à l'infinité du processus de construction et de détermination de l'objet. La genèse n'atteint jamais son but, la constitution de l'objet est toujours en chemin et, par conséquent, le progrès de la connaissance a toujours et nécessairement le sens d'une approximation infinie<sup>57</sup>.

Natorp insiste beaucoup sur cette caractérisation de l'idéalisme critique dans son ouvrage sur Platon de 1903. Le criticisme, affirme-t-il, ne part pas du *but* à atteindre, à savoir de l'objet complètement déterminé, mais bien du *chemin*, c'est-à-dire du processus ou de la méthode de la connaissance<sup>58</sup>. Pour cette raison, il fait apparaître l'objet de la connaissance non pas comme un en-soi, mais comme un perpétuel devenir, non pas comme un être clos et complètement déterminé, mais comme toujours à *déterminer*. Pour reprendre une comparaison familière à Natorp, l'objet n'est pas l'invariant, la chose identique, il est au contraire la variable  $x$  indéterminée sous des formes fonctionnelles invariantes comprises comme des règles de construction — des formes fonctionnelles qui *produisent*, à proprement parler, leurs « cas » possibles et qui, historiquement parlant, sont préfigurées par les Idées platoniciennes.

### 3) Conclusions

Je conclus par quelques remarques de caractère général sur l'intérêt philosophique de l'interprétation marbourgeoise de Platon. Avant toutes choses, celle-ci témoigne d'un projet de logicisation extrême et intransigeante de la connaissance philosophique contre toute psychologisation, dont il semble difficilement contestable qu'il s'est révélé être une impasse et s'est soldé par un échec. Une première raison de cet échec est plausiblement que les prises de position antipsychologistes, anti-ontologistes et anti-intuitionnistes de Natorp et surtout de Cohen, en frappant d'interdit aussi bien la logique objective que la logique subjective psychologisante, les privaient du même coup de tout sol descriptif et les condamnaient à ce qu'il faut bien appeler un appauvrissement spéculatif. Par là s'explique le fait que, *quant aux*

---

<sup>57</sup> Cf. *PI*, p. 387 (*Näherungswerte*).

<sup>58</sup> *PI*, p. 388.

*résultats*, la logique des néokantiens marbourgeois ne pèse pas bien lourd en comparaison des riches développements de la logique et de la théorie de la connaissance qu'ont produits à la même époque d'autres traditions comme les traditions empiriste et bolzanienne, sans parler, bien sûr, des psychologues eux-mêmes. Une deuxième raison, à mon sens fondamentale, est que les mêmes prises de position exclusives rendaient particulièrement inconfortable et improductif l'usage de concepts comme ceux de « pensée pure », de « conscience en général », de « production », etc., censés devoir être compris extérieurement à toute description de nature psychologique. Sans décider si cette difficulté n'est pas déjà caractéristique de la philosophie kantienne elle-même, on peut du moins observer qu'elle fait obstacle à une appropriation philosophique des résultats obtenus, sensiblement à la même époque, dans le contexte de la logique objective et de la psychologie. En optant pour une approche exclusive et non, comme Husserl par exemple, synthétique, les Marbourgeois ont mis au fondement de l'édifice une *Denktätigkeit* dont la nature reste, pour une grande part, insaisissable. L'interprétation de Platon est caractéristique de cet état de choses. La définition transcendantaliste de l'objectivité logique en termes de *loi* place de fait les Marbourgeois dans un inconfortable entre-deux, conjuguant une exigence d'objectivité logique avec un rejet de tout objectivisme sémantique. La question est alors de savoir si le transcendantalisme est un tiers terme sérieux entre le psychologisme et l'objectivisme sémantique, suffisant pour garantir une objectivité au sens épistémologique pure de toute objectivité au sens ontologique, ou si le recours à la norme d'une « conscience en général » n'est pas plutôt un *hocus-pocus* sans fondement.

Or, si les pensées de Cohen et de Natorp présentent malgré tout un intérêt philosophique significatif, c'est peut-être, pour une grande part, par leur interprétation de la théorie des Idées. D'abord, historiquement parlant, les deux auteurs ont le mérite d'avoir proposé une interprétation résolument non platoniste de Platon, une interprétation paradoxalement anti-substantialiste et quasiment constructiviste de la théorie des Idées, qui est l'exact envers de l'interprétation usuelle. Ensuite, un effet remarquable de la lecture marbourgeoise est de réinjecter l'antagonisme de Platon et d'Aristote au cœur de la philosophie contemporaine. En voyant dans cet antagonisme le modèle de celui entre idéalisme kantien et réalisme de style brentanien, Cohen et Natorp ont sans doute frayé la voie à certaines lectures contemporaines comme celle défendue au nom de la « philosophie autrichienne ». Enfin, leur lecture de Platon nous met en présence d'un idéalisme logique radicalisé qui n'aurait probablement pu être mené à bien que partiellement sur des bases strictement kantiennes — idéalisme logique dont

la principale vertu est d'attirer notre attention non seulement sur les procédures de constitution de l'objectivité, mais aussi sur la construction logique du donné expérientiel ultime lui-même. Si l'interprétation anti-intuitionniste et génétique de l'*a priori* est une marque éclatante de cette avancée idéaliste, son application à l'ὑπόθεσις platonicienne en est aussi, me semble-t-il, une version plus convaincante que celle attachée à la lecture cohenienne de Kant, dont le parti pris anti-intuitionniste, on l'a souvent souligné, est exégétiquement peu plausible. C'est ce qu'exprimait très justement Siegfried Marck lorsqu'il déclarait, en reprenant Natorp, que l'idéalisme platonicien est pur de tous les « éléments empiristes » dont l'idéalisme de Kant est encore historiquement tributaire<sup>59</sup>. L'anti-empirisme de Platon — sa critique du scepticisme protagoréen, sa caractérisation de la sensation comme ἄπειρον, etc. — a ainsi pu paraître une arme plus efficace contre l'empirisme et contre le sensualisme. N'est-ce pas là que réside, en définitive, l'actualité de l'interprétation idéaliste de Cohen et de Natorp ? De manière générale, la lecture marbourgeoise de la théorie des Idées marque une étape inaugurale et décisive dans la remise en question du « Mythe du donné », qui est aussi — de la *Gestalttheorie* à McDowell en passant par Sellars, Quine et Davidson — un aspect emblématique de la philosophie du vingtième siècle dans son ensemble.

---

<sup>59</sup> S. Marck, « Platons Erkenntnislehre in ihren Beziehungen zur Kantischen », art. cit., p. 247.